



HAL
open science

De Torquato Tasso à Giovanni Bartolomeo Casaregi : récurrence d'un schéma dantesque

Brigitte Urbani

► **To cite this version:**

Brigitte Urbani. De Torquato Tasso à Giovanni Bartolomeo Casaregi : récurrence d'un schéma dantesque. Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique - Réalités, imaginaire et réinterprétations, José Guidi et Monique Mustapha, Apr 1992, Marseille, France. pp.211-225. hal-02568847

HAL Id: hal-02568847

<https://amu.hal.science/hal-02568847>

Submitted on 10 May 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Brigitte URBANI
Université d'Avignon

**De Torquato Tasso à Giovanni Bartolomeo Casaregi :
récurrence d'un schéma dantesque**

C'est au XIX^e siècle que Christophe Colomb fait véritablement son entrée dans la littérature italienne, une entrée triomphale, au sein du vaste mouvement d'exaltation patriotique des grands Italiens et de réhabilitation des génies incompris et injustement calomniés qui caractérisa toute la période du Risorgimento. Exaltant son courage, sa vertu, les hautes intentions qui l'animaient, insérant dans un repli secret de son cœur le souvenir chéri de sa Gênes natale bien-aimée, lui attribuant à l'envi le désir de chercher de nouvelles routes vers les Indes, ou résolument la volonté de découvrir un Monde nouveau dont il est convaincu de l'existence, l'exemptant toujours d'intentions basement matérielles¹, d'innombrables pièces de théâtre, opéras, poésies lyriques et poèmes épiques fleurissent en Italie, œuvres élogieuses et enthousiastes qui atteignent leur point culminant en 1892, lors de la fastueuse célébration du IV^e centenaire de la découverte de l'Amérique, fêtée en Italie pour la première fois, alors que l'événement avait été quasiment passé sous silence en 1592, 1692 et 1792². De ce fait, les productions littéraires des siècles précédents apparaissent extrêmement minces, comparées à l'hémorragie qui caractérisa le XIX^e, même s'il est légitime de supposer que nombre d'œuvres ont pu disparaître.

Parallèlement à la réhabilitation de Christophe Colomb s'effectue, au XIX^e siècle, la réhabilitation de Dante, dont la cote de popularité, déjà très en baisse aux XVI^e et XVII^e siècles où on lui préférait Pétrarque³, avait atteint son niveau le plus bas au XVIII^e siècle, les esprits éclairés des illuministes italiens refusant pour la plupart de trouver quelque intérêt à une œuvre gouvernée par un esprit aussi superstitieux et écrite dans un langage aussi abscons que l'était la *Divine Comédie*. Au XIX^e siècle, le voilà pleinement réhabilité, exalté comme le plus grand et le plus malheureux des patriotes ; *La Divine Comédie* est à nouveau analysée et commentée avec une diligence qui va s'amplifiant toujours davantage au cours de la seconde moitié du siècle. De même que nous avons mentionné la relative rareté de la littérature colombienne avant le XIX^e siècle, de même pouvons-nous souligner la relative rareté des échos dantesques au cours de cette même longue période. Et pourtant, du XVII^e au XVIII^e siècle, Dante et Christophe Colomb n'ont pas manqué, à leur façon, de se croiser, anticipant les sonnantes rencontres qui seront celles du XIX^e siècle.

C'est pourquoi notre travail consistera à parcourir les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, à passer en revue quelques textes poétiques évoquant Christophe Colomb et, mentionnant quels modèles ou quels schémas les poètes des XVI^e-XVIII^e siècles ont choisis, à mettre en relief la récurrence, dans nombre de textes, du même schéma dantesque, à une époque où Dante n'était plus le numéro un de la littérature.

¹ Au contraire sont mis au premier plan un désir d'apporter de nouveaux fleurons aux couronnes occidentales, de convertir au christianisme des peuples entiers, et de ramener suffisamment d'or pour organiser une nouvelle croisade qui délivrerait Jérusalem de l'emprise ottomane.

² Angelo Gamberini, auteur d'une ample relation sur *Cristoforo Colombo e il IV centenario della scoperta d'America* (Bologna, Zamorriani e Albertazzi, 1894, 247 p.), justifie en partie cette indifférence en alléguant qu'en 1592 l'Italie subissait le joug de l'Inquisition, qu'en 1692 elle était écrasée par l'occupation espagnole, et qu'en 1792 elle était ébranlée par la Révolution Française. En réalité, la découverte de nouvelles routes commerciales avait porté un rude coup aux commerces génois et vénitien ; d'où sans doute le silence, ou plus exactement le peu d'enthousiasme que suscita la découverte de l'Amérique par un fils de l'Italie.

³ Pétrarque était plus élégant, moins vulgaire, et ne se montrait point féroce, cynique ou railleur envers l'Église, l'Italie et Florence.

Les poèmes épiques achevés sur la découverte de l'Amérique par Colomb dont nous ayons eu connaissance sont relativement peu nombreux. Il y eut, à la fin du XVI^e siècle, *Il Mondo Nuovo* de Giovanni Giorgini (1596), premier poème épique en date sur le sujet⁴ ; au XVII^e siècle *Il Mondo Nuovo* de Tommaso Stigliani (1628) ; au XVIII^e siècle *L'Ammiraglio dell'Indie* de Alvise Querini (1759) ; soit trois en tout, un par siècle. Certes, eurent lieu nombre de tentatives qui semblent avoir avorté : en 1602 un *Colombo* de Giovanni Villifranchi dont deux chants seulement furent écrits, en 1622 un *Mondo Nuovo* de Guidubaldo Benamati, dont trois chants seulement furent publiés ; Alessandro Tassoni commença *L'Oceano* mais n'alla pas plus loin que le premier chant ; on mentionne également un certain G. M. Vanti qui aurait lui aussi composé un poème, aujourd'hui perdu.

Dans l'ensemble, d'après ce qu'en disent les spécialistes qui les ont lus dans leur entier⁵, ces poèmes sont truffés d'in vraisemblances, leurs auteurs élaborant leur récit sur les modèles conjugués de l'*Illiade*, de l'*Énéide* et de la *Jérusalem délivrée*. La première partie du périple comporte l'inévitable escale aux Îles Fortunées (où, comme Renaud chez Armide, les compagnons de Colomb se laissent envoûter par les charmes magiques de nymphes ensorceleuses) et nombre d'interventions hostiles de démons (équilibrées par autant d'interventions d'anges et de saints) qui soulèvent maintes tempêtes contre les navires ; mais ensuite les trois quarts de ces poèmes sont consacrés à la conquête des nouvelles terres, et donc semés de batailles contre les indigènes et mêlés d'amours variées entre marins et belles indiennes.

Alessandro Tassoni d'ailleurs, ayant lu le poème de Tommaso Stigliani et divers autres fragments d'œuvres en cours, s'insurge à juste titre contre la référence systématique aux modèles de l'*Illiade*, de l'*Énéide* et de la *Jérusalem*, exposant, dans une lettre demeurée célèbre, la fameuse *Lettera ad un amico sopra la materia del Mondo Nuovo*⁶, combien invraisemblables sont souvent les situations (Colomb à la tête d'une immense armée alors qu'il n'avait que trois caravelles), combien elles sont peu à la gloire du personnage (lutter avec des armes européennes contre des indigènes nus et sans défense), ou franchement absurdes (imaginer que les marins trouvent, dans ces pays, outre les indigènes, des gens de race européenne arrivés ici on ne sait comment). Et il émet une suggestion qui pour nous aujourd'hui est évidente, mais qui semblait-il ne l'était pas à l'époque, à savoir que si l'on veut à tout prix imiter un illustre modèle, eh bien c'est l'*Odyssée* qu'il faut choisir, le petit équipage d'Ulysse et les travaux qu'il dut affronter correspondant beaucoup mieux à la situation qui fut celle de l'Amiral et de ses hommes. Alvise Querini, au siècle suivant, recueillera en partie cette suggestion en empruntant à Homère au moins le cadre général des récits chez Alcinoos : Christophe Colomb (que le roi appelle élogieusement « novello Ulisse »), de retour de son premier voyage, raconte en détails l'expédition au roi et à ses invités lors d'un somptueux banquet donné en son honneur (mais il est vrai que Virgile aussi, dans l'*Énéide*, avait choisi cette structure).

⁴ Une date relativement tardive : plus de cent ans après la découverte ! Certes il y avait eu, dès 1493, un poème de 68 octaves et 544 vers de Giuliano Dati, qui n'était autre qu'une mouture versifiée et longuement développée de la lettre officielle par laquelle Colomb annonçait sa découverte. Mais cette lettre avait été diffusée dans toute l'Europe et, dans ce dernier cas, nous quittons le domaine de la fiction pour une simple relation en vers. Ajoutons qu'il ne s'agissait pas encore de découverte d'un nouveau monde mais de découverte d'une nouvelle route vers les Indes ; Christophe Colomb était persuadé qu'il avait bien abordé sur certaines parties des terres décrites par Marco Polo.

⁵ Par exemple : Antonio Belloni, *Storia dei generi letterari italiani – Il poema epico e mitologico*, Milano, Vallardi, s.d., 385 p ; Carlo Steiner, *Cristoforo Colombo nella poesia epica italiana*, Voghera, Gatti, 1891, 135 p.

⁶ In *La secchia rapita, l'Oceano e le Rime*, Bari, Laterza, 1930, p. 261-264.

Souhaitant concentrer notre attention sur la récurrence d'un schéma précis, nous allons considérer essentiellement un segment particulier de la légende de Christophe Colomb, celui du premier voyage⁷. En effet, non seulement l'épisode figure dans tous les poèmes sur le Nouveau Monde, même quand ils traitent principalement d'un autre voyage que le premier, comme c'est le cas par exemple de ceux de Giovanni Giorgi ou de Alvise Querini⁸, mais c'est celui qui ressurgit le plus souvent à chaque fois que la figure de Christophe Colomb est évoquée, quel qu'en soit le contexte : par exemple dans le poème latin de Girolamo Fracastoro sur la syphilis (*Syphillides sive morti Gallici libri tres*) publié dès 1530, poème où il est exposé que cette maladie provient d'Amérique, dans la *Jérusalem délivrée* du Tasse, dans l'*America* de Girolamo Bartolomei (1650)⁹ qui narre l'expédition d'Amerigo Vespucci, ou encore, à plus petite échelle, dans quelques *canzoni* des XVII^e et XVIII^e siècles¹⁰.

En effet, le récit ou l'évocation de ce premier voyage a suscité, dans l'esprit ou sous la plume de bien des poètes italiens, nombre de références implicites ou ouvertes avec l'un des passages les plus célèbres de la *Divine Comédie*, le récit du dernier voyage d'Ulysse, relaté par Dante au chant XXVI de l'*Enfer*. On se rappelle que, dans ce très célèbre épisode, Dante imagine d'abord que son personnage renonce à rentrer à Ithaque, préférant explorer à son aise le Bassin Méditerranéen ; puis, arrivé âgé au détroit de Gibraltar, aux fameuses Colonnes d'Hercule où Dante situait symboliquement la fin du monde permis aux humains, Ulysse, par un discours bref et enflammé à ses marins, les incite à franchir avec lui cette frontière pour tenter la grande aventure et satisfaire, quitte à y trouver la mort, le désir de curiosité intellectuelle qui est le propre de tout homme. Le navire vogue cinq lunes durant dans le grand Océan ; soudain apparaît une gigantesque montagne ; au même moment un tourbillon vient frapper le navire qui est englouti par les flots.

Pourvu d'un tel héritage, inévitablement, sous la plume des poètes italiens, Christophe Colomb est celui qui osa lui aussi défier les Colonnes d'Hercule mais qui, protégé par la bienveillance divine et secondé par sa vertu, put mener l'entreprise à bon port.

L'élément le plus fréquent, le plus évident de ce parallèle explicite ou sous-entendu entre Ulysse dantesque et navigateur génois est la référence presque systématique aux Colonnes d'Hercule. Girolamo Fracastoro par exemple les lui fait délibérément franchir, de même que Alessandro Tassoni ou Gabriello Chiabrera. Quant aux autres poètes, s'ils n'écrivent pas toujours en toutes lettres que Colomb a franchi les Colonnes, du moins manquent-ils rarement de signaler qu'il en a détruit la légende. Or ceci appelle deux remarques élémentaires : la première est que les Colonnes d'Hercule avaient été franchies depuis bien longtemps puisqu'avant 1492 on avait découvert les Canaries, Madère, les Açores, et longé tout le côté Est de l'Afrique jusqu'au Cap de Bonne Espérance ; la deuxième est que Palos, le port d'où embarqua Colomb, se situait après les Colonnes, et que les trois caravelles n'ont donc pas pu les franchir. Mais, chez les auteurs italiens, la référence littéraire commode que constituait Dante se doublait peut-être d'une incertitude géographique. En consultant une carte de l'Espagne, ou même un simple dictionnaire, on constate en effet qu'il existe deux Palos : d'une part le port d'où embarqua Colomb, près de Cadix et donc après Gibraltar (qui n'est

⁷ En effet, la légende de Christophe Colomb peut être divisée en six segments : la préparation du premier voyage, puis chacun des quatre voyages avec les péripéties qui s'y rattachent, et la triste fin du héros.

⁸ Ces deux poèmes ont pour sujet principal le deuxième voyage de Colomb.

⁹ Comme la peste envoyée par Apollon sur le camp des Grecs pour les punir de leurs fautes (*Iliade*), ou la sécheresse sur le camp des Croisés (*Jérusalem*), la syphilis fut envoyée sur la colonie européenne qui avait commis le sacrilège de tuer des perroquets sacrés.

¹⁰ Bien sûr nous n'avons pu lire, faute d'en avoir eu connaissance ou d'avoir pu les consulter, la totalité des œuvres poétiques faisant intervenir, de façon si mince fût-elle, le personnage. Celles que nous avons pu examiner devraient cependant fournir un échantillon représentatif.

généralement pas mentionné sur les cartes non détaillées), et un cap Palos qui, lui, figure sur toutes les cartes, et qui se trouve bien avant Gibraltar, au Nord de Carthagène, sur la partie orientale du Bassin Méditerranéen. Il est évident que si l'on fait partir Colomb de ce Palos-là, il doit forcément, comme l'Ulysse de Dante dont il suit le même chemin, franchir les Colonnes d'Hercule.

Le premier poète à reprendre des éléments du célèbre chant dantesque et à en faire un pastiche de signification diamétralement opposée est, à notre connaissance, le Tasse (1544-1595), dans trois octaves du chant XV de la *Jérusalem délivrée*. Comme nombreux seront ceux qui tenteront de l'imiter, il convient de rappeler de façon précise que ce chant comporte un certain nombre d'idées-clés ou de mots-clés qui seront régulièrement repris :

- En tout premier lieu les mots « vol », « voler », « ailes ». Chez Dante, le vaisseau d'Ulysse navigue si vite qu'il est assimilé à un oiseau dont les ailes seraient les rames, mais un oiseau lancé dans un vol fou (« Dei remi facemmo ali al folle volo »¹¹) : fou, donc voué à la catastrophe
- Ensuite le motif de la découverte avec les termes de « autre pôle », « autres étoiles » (« Tutte le stelle già dell'altro polo veda la notte »¹²)
- Le vocabulaire de l'audace, de la soif de découverte, avec des vocables comme « ardeur », « vertu » et les idées de hardiesse, de courage (« l'ardore / ch'i' ebbi a divenir del mondo esperto »¹³)
- L'idée de frein que l'on refuse d'imposer à son esprit (Dante s'impose à lui-même de freiner son intelligence : « lo ingegno affreno », écrit-il avant le récit ; ce que ne voulut pas faire son personnage)
- L'idée d'immensité et de profondeur de la mer, par opposition à la fragilité du vaisseau et de son équipage, seuls sur l'océan, et qui n'hésitent pas à se lancer dans l'aventure (« ma misi me per l'alto mare aperto [...] l'alto passo »...¹⁴) et, par conséquent, l'idée d'engloutissement du navire par les flots (« infin che 'l mar fu sopra noi richiuso »¹⁵).
- Enfin soulignons la présence du célèbre discours aux marins par lequel le capitaine les incite à franchir les bornes du monde, les appelant amicalement ses « frères » (« o frati... »), leur rappelant les mille dangers courus jusqu'à ce jour (« cento milia perigli »), insistant sur la « vertu » inhérente à l'être humain, la soif de connaissance des vrais hommes, par opposition à l'état de bête qui caractérise les êtres sans ambition ni « vertu », les « bruti » (« fatti non foste a viver come bruti / ma per seguir virtute e canoscenza »¹⁶).
- Une philosophie de l'existence qui implique le renoncement au calme de la vie tranquille et aux joies du foyer (le fils, le vieux père, l'épouse) pour une vie d'aventures.

Le Tasse, au chant XV de la *Jérusalem*, fait prédire par une jeune messagère divine à Carlo et Ubaldo en route pour libérer leur ami Renaud des charmes de la magicienne Armide la découverte de l'Amérique par Colomb, prédiction qu'a précédée, quelques octaves plus haut, l'évocation du funeste et téméraire voyage de l'Ulysse de Dante¹⁷. Réutilisant les mêmes

¹¹ Tr : « des rames nous fimes des ailes pour ce vol fou »... (Traduction de Jacqueline Risset, Dante, *L'Enfer*, Paris, Flammarion, 1985).

¹² « La nuit je voyais déjà toutes les étoiles / de l'autre pôle »...

¹³ « l'ardeur / que j'eus à devenir expert du monde »...

¹⁴ « mais je me mis par la haute mer ouverte... ce pas redoutable »...

¹⁵ « jusqu'à ce que la mer fût refermée sur nous. »

¹⁶ « vous ne fûtes pas faits pour vivre comme des bêtes / mais pour suivre vertu et connaissance. »

¹⁷ Une évocation où le poète a repris nombre de mots ou d'images du dit chant :

Ei passò le Colonne, e per l'aperto
mare spiegò de' remi il volo audace :
ma non giovògli esser ne l'onde esperto,
perché inghiottillo l'océan vorace [...] (XV, §26)

concepts et usant à son tour d'un vocabulaire « dantesque », le Tasse annonce l'exploit futur d'un « uom della Liguria » dont il donne le nom dans la strophe suivante. Celui-là ne craindra pas d'« esporsi » aux flots inconnus (cf. Dante : « Ma misi per per l'alto mare aperto ») ; il aura l'« ardimento » de défier les Colonnes et rien ne saura l'arrêter. « Né dolcezza di figlio, né la pietà del vecchio padre, né 'l debito amore »¹⁸ pour l'épouse ne purent vaincre l'« ardore » de voir le monde qui étreignait Ulysse. De même, écrit le Tasse, reprenant la même structure, « né 'l minaccievole fremito del vento / né l' inospito mar, né 'l dubbio clima / né s'altro di periglio [...] » ne pourront freiner l'« ardimento » de Colomb (§31)¹⁹. À l'« alto passo », l'« alto mare aperto » du récit dantesque (idée de danger latent) fait pendant l'« alta mente » de Christophe Colomb (certitude de la victoire). Les rames du vaisseau d'Ulysse étaient devenues des ailes lors du « folle volo » du navire vers « l'alto polo », le vaisseau de Christophe Colomb aussi prendra son vol vers « un nuovo polo », et si promptement que les ailes de la renommée auront du mal à en suivre « degli occhi il volo » :

Tu spiegherai, Colombo, a un nuovo polo
lontano sì le fortunate antenne,
ch'a pena seguirà con gli occhi il volo
la fama c'ha mille occhi e mille penne. (§32)²⁰

On peut imaginer que semblable prédiction, et exprimée dans des termes comparables, fut reprise à l'infini dans les innombrables épopées qui fleurirent aux XVI^e et XVII^e siècles dans le sillage du Tasse. Antonio Belloni, auteur d'un épais ouvrage sur le poème héroïque, effectuait malicieusement, au début du XX^e, une fiche signalétique des épopées de ces deux siècles, et y mentionnait que, quel qu'en fût le sujet, l'on ne manquait jamais d'y prédire la découverte de l'Amérique²¹.

Dès lors, poèmes et *canzoni* évoquant Colomb ne vont pas manquer d'offrir des échos de ce chant.

Alessandro Tassoni par exemple (1565-1635), dans l'unique chant de son *Oceano*, évoque le départ du navire depuis Gibraltar d'une manière symétrique à celle choisie par Dante pour suggérer la même direction : « Volta nostra poppa nel mattino » disait Ulysse, « con le prore all'occidente volte » écrit Tassoni²², accentuant ainsi l'idée d'affrontement ouvert de l'épreuve. Il a signalé au préalable que le navigateur génois avait eu l'« ardimento » de partir avec « tre sole navi », reprenant l'idée de l'unique navire d'Ulysse plein d'« ardore » de découvrir le monde. Dès la quatrième octave surgit le discours à l'équipage, l'« oration picciola » de l'Ulysse de Dante placée dans la bouche de Christophe Colomb. « O frati », disait le premier, et il les incitait à se comporter comme des hommes, non comme des bêtes, en mettant en avant « virtute e canoscenza ». Le Colomb de Tassoni s'adresse à ses marins en les appelant « compagni », et en opposant la vie obscure et paresseuse qu'ils ont vécue jusque-là (qu'il

Tr : « Il franchit les Colonnes, et prit hardiment son vol / en haute mer sur les ailes de ses rames ; mais peu lui servit d'avoir l'expérience des flots / car il fut englouti par l'océan vorace. » (*La Jérusalem délivrée*, édition bilingue de J.M. Gardair, Paris, Garnier, 1990).

¹⁸ Tr : « ni la douceur de mon enfant, ni la pitié / pour mon vieux père, ni le devoir d'amour »...

¹⁹ « ni le grondement menaçant du vent / ni la mer hostile, ni les hasards du climat / ni les plus graves périls, ni les plus formidables / terreurs qu'on puisse imaginer » ne pourront freiner l'« audace » de Colomb.

²⁰ « Tu déploieras si loin, Colomb, tes ailes / fortunées vers un nouveau pôle, que même la renommée, / qui a mille yeux et mille ailes, / aura du mal à suivre ton vol des yeux. »

²¹ *Op. cit.*, p. 294-296.

²² « tournant notre poupe vers l'Orient », disait Ulysse, « les proues tournées vers l'Occident » écrit Tassoni.

compare à un épais brouillard) à la gloire éclatante qu'ils s'apprêtent à conquérir en sortant du monde connu :

Oscura abbiám e neghittosa vita
Fin qui dormito : or s'incomincia l'ora
Che fuor de la vulgar nebbia infinita
Usciamo al di lucente : ecco l'aurora.
Questa via, ch'altri mai non ha più trita,
Vi conduco a solcar del mondo fuora,
Acciò che fuor de la commune schiera
usciate meco a fama eterna e vera²³.

Et il ajoute, à la fin de sa courte harangue, qu'est « fou » celui qui s'expose inconsciemment à la mort ; mais lui ne l'est pas, les marins peuvent avoir confiance.

Fréquentes sont, chez Gabriello Chiabrera (1552-1638) les références à Christophe Colomb. Non seulement il lui dédie toute une *canzone*, mais il l'évoque à plusieurs reprises dans diverses autres compositions²⁴. Dans la *canzone* qui lui est consacrée (*Per Cristoforo Colombo*), l'éloge du héros est dithyrambique. C'est un véritable personnage mythique qui, tel Hercule, Jason ou Ulysse, accomplit avec « vertu » et joie nombre de travaux exceptionnels (« fatigue eccelse »), que rien n'a pu freiner, ni les ragots ni les chaînes. Suit l'évocation de la « proue invaincue » du vaisseau qui fend les « flots marins inconnus » de la « mer immense ». Dantesque est le dernier vers, mais en diamétrale opposition avec les intentions du poète de la *Divine Comédie* : « Vola Colombo, e de l'oblio non teme »²⁵. Le poète termine avec enthousiasme en appuyant fortement sur le verbe voler. C'est un vol triomphal, qui assurera à l'Amiral une gloire éternelle, non point un « folle volo » qui engloutira le navire et la mémoire de la dernière expédition de son capitaine²⁶.

Dans une « *canzone eroica* » écrite à l'occasion de l'investiture cardinalice d'un contemporain (LIII, *Al Signor Averardo Medici Quando il Principe D. Carlo fu fatto Cardinale*), Colomb est évoqué comme celui qui, « dédaignant Abyla e Calpé », brisa l'interdit divin²⁷ :

Preso Abila e Calpe a sdegno,
All'ardimento umano
Ruppe il divieto estremo.

Suit bien sûr l'évocation de sa « vertu », toujours tournée vers « alte imprese ». Dans une autre *canzone eroica* (XLIII, *Nella Creazione del Serenissimo Alessandro Giustiniano Duce della*

²³ « Jusque-là nous avons dormi dans une vie obscure et paresseuse ; maintenant est venue l'heure où nous allons sortir de l'infini brouillard du vulgaire, à la lumière du jour : voici l'aurore. Cette route, que personne avant nous n'a parcourue, cette route hors du monde (connu), vous la sillonnerez avec moi ; vous sortirez du troupeau vulgaire et gagnerez une gloire éternelle et véritable. »

²⁴ Fulvio Bianchi, dans un article intitulé *Chiabrera e Colombo : trovar Nuovo Mondo o affogar*, explique qu'il y eut une identification du poète au navigateur. De même que Colomb découvrit un monde nouveau sans « affogare », de même le poète découvrit un autre monde, celui de « l'expérimentation métrique », et réussit cette nouvelle forme de poésie sans « affogare » (in *Columbeis I*, Pubblicazione dell'Istituto di filologia classica e medievale, Università di Genova, Facoltà di Lettere, 1986, p. 157-184).

²⁵ « Colomb vole et ne craint point l'oubli. »

²⁶ Dante, au chant XXVI de l'*Enfer*, fait faire à Ulysse le récit de son dernier voyage parce que, sous-entend-il, tout le monde ignore comment il mourut. Seul Virgile sait qu'il s'est « perdu » par sa faute (« per lui perduto »).

²⁷ Référence encore aux Colonnes d'Hercule, dont les noms sont Abyla (Ceuta) sur la côte marocaine et Calpé (Gibraltar) sur la côte espagnole.

Repubblica di Genova), évoquant les richesses qui arrivent du Nouveau Monde, il remémore encore celui qui en trouva la première route, usant à nouveau des termes de « vol » sur les mers jusqu'à un autre « pôle » :

Sul dorso ampio dei mari
Qui ti conduce a volo [...]
E dell'avverso polo
Per onde [...]

Chez d'autres poètes, le célèbre épisode dantesque, y compris l'idée conséquente de châtement des coupables, a pu être transposé jusque dans sa tragique fin : mais ce n'est plus le pur Colomb qui en fait les frais. En effet, dans son épopée *L'America*, Girolamo Bartolomei imagine (imitant l'*Énéide*) qu' Amerigo Vespucci et ses hommes rencontrent sur une île déserte un ex-compagnon de Colomb condamné à la misère, qui leur raconte sa mésaventure : trop avides, ses compagnons et lui avaient dépouillé les indiens de toutes leurs richesses quand le châtement divin s'abattit sur eux, engloutissant leur navire dans l'océan et le laissant, lui, seul survivant. Le vaisseau d'Ulysse avait été frappé par le tourbillon alors qu'il s'approchait de la montagne brune, le vaisseau espagnol est frappé par une tempête soudaine alors qu'il s'est à peine éloigné de l'île (« turbòssi il mare, e in un momento / Sorse fremendo un procelloso vento. »²⁸). Le vaisseau d'Ulysse avait tourné trois fois sur lui-même et au quatrième tour avait coulé à pic ; le vaisseau espagnol erre trois jours dans la tempête et heurte un récif le quatrième jour. Chez Dante la mer s'était ouverte et refermée sur le vaisseau coupable, ici c'est le vaisseau qui s'ouvre et s'enfonce dans l'abîme. Enfin, le navire d'Ulysse semblait un oiseau volant à tire d'aile, celui-ci, pris dans la tempête, vole comme une flèche, comme un « volante strale »²⁹.

Au XVIII^e siècle Christophe Colomb semble occuper une plus large place dans la littérature puisqu'il fait apparition au théâtre³⁰. Les bibliographies dénombrent cinq œuvres théâtrales consacrées à un ou plusieurs segments de sa légende, un opéra et un ballet³¹. Plusieurs ont disparu ; n'ayant pu en lire qu'une, nous ne considérerons pas ce genre. Par contre, les trois œuvres poétiques que nous avons pu examiner présentent toutes les trois des échos dantesques encore plus précis qu'au XVII^e siècle. Giuseppe Parini, par exemple (1729-1799), qui d'ailleurs participa à la traduction italienne collective du poème français de Madame du Bocage, *La Colombiade*³², évoque le navigateur en accumulant les références dantesques dans trois strophes de l'Ode V (*Al Dottore Giammaria Bicetti de' Buttinoni*, 1765), qui traite du vaccin de la variole (*L'innesto del vaiolo*). Par exemple, les ailes qui faisaient voler le vaisseau

²⁸ « La mer se troubla, et en un court moment se leva, terrible, un vent de tempête. »

²⁹ *L'America*, Poema eroico di Girolamo Bartolomei, In Roma, Nella stamperia di Lodovico Grignani, 1650, 564 pages. Nombreux y sont les échos dantesques, non seulement dans les images et dans le style, mais aussi dans quelques détails dramatiques. Par exemple, le naufragé dont nous venons de parler raconte qu'une nuit, durant son sommeil, il eut la vision de ses compagnons en Enfer : selon la loi du *contrappasso* dantesque, ils étaient contraints par les démons à boire de l'or en fusion.

³⁰ Au XVII^e siècle, Colomb avait déjà fait au moins une apparition au théâtre. A été répertorié un opéra de Crateo Pradelini (livret) et P. Ottoboni (musique), *Il Colombo ovvero l'India scoperta*, représenté à Rome au Teatro di Tor di Nona en 1691.

³¹ Pièces de théâtre : Gasparo Angiolini, *La scoperta dell'America da Cristoforo Colombo*, 1757 ; Francesco Cerlone, *Il Colombo ossia la scoperta delle Indie*, 1755 ; Pietro Chiari, *La scoperta dell'America ovvero Il Colombo*, 1754 ; Anonymes : *Il Colombo* (1708) et *L'eroe savonese* (1780). Opéras : Michele Mallio (livret) et V. Fabrizi (musique), *Colombo o la scoperta delle Indie*, représenté à Rome au théâtre Capranica en 1788. Ballet : *L'arrivo degli Spagnoli in America*, 1770.

³² La traduction italienne fut publiée en 1771 (Milano, Giuseppe Marelli). Onze traducteurs y participèrent, un pour chacun des dix chants, sauf pour le chant IX, qui fut commencé par Parini et terminé par un autre érudit. (Traduction in Giuseppe Parini, *Tutte le opere*, Firenze, Barbera, 1925, p. 273-285).

d'Ulysse sont ici les plumes des vents ailés qui soufflent dans la bonne direction. L'on retrouve encore les termes de « freno », de « immenso oceano », de courage, l'adjectif « ardito », la découverte de nouvelles étoiles, l'idée de tempêtes inhabituelles, et, surtout, la mention de la victoire sur le sphinx millénaire des Colonnes d'Hercule :

Così l'eroe nocchier pensa, ed abbatte
I paventati d'Ercole pilastri ;
Saluta novelli astri,
E di nuove tempeste ode il muggito³³.

C'est en ces mêmes termes que Alvise Querini ouvre son poème en dix chants, *L'Ammiraglio dell'Indie* (1759)³⁴ :

Il consiglio e l'ardir d'un uomo solo
Della Liguria io canto, e l'opre nuove,
Che all'Ocean fidòssi, e prese il volo
Donde ebber fine un dì l'Erculee prove,
E discopri altre stelle, ed altro polo [...]³⁵

En cinq vers seulement sont regroupés la plupart des termes dantesques jusque-là relevés : l'idée de hardiesse, d'homme seul, l'audace de l'entreprise (« all'Ocean fidòssi » reprend, en d'autres termes, l'idée du « misi me per l'alto mare aperto » de Dante), le vol que prend le navire, le franchissement de l'interdit des Colonnes d'Hercule, et la découverte d'un autre pôle, d'autres étoiles.

Et l'« orazion » picciola ? le discours d'Ulysse à ses marins ? Il transparaît dès le chant II, à travers les paroles de Colomb à l'équipage en révolte. « Dolci compagni », leur dit-il, « in cui dapprima mi fidai tanto »³⁶... Il évoque la solidarité passée et le chemin parcouru ensemble. Vont-ils abandonner, maintenant qu'ils sont si près du but ? Et il fait appel à leur « virtù ».

Enfin, l'Ulysse dantesque resurgit en personne, comme chef d'une expédition réellement advenue. Au chant III, nous voyons Colomb fort bien accueilli par les indigènes, et même reçu par le souverain des lieux qui lui fait visiter les tombeaux des rois défunts. Et qu'aperçoit-il, parmi les tombeaux ? la statue d'un Grec de l'Antiquité ! Il reconnaît les armes, les différentes pièces de la cuirasse, même les bijoux. Et il parvient à déchiffrer une épitaphe en caractères grecs, usés par le temps, mentionnant que cet homme fut le seul survivant de l'équipage d'Ulysse.

Alvise Querini, donc, imagine résolument que le vaisseau de l'Ulysse de Dante n'a pas fait naufrage en vue de la montagne du Purgatoire – qui n'existe pas – mais en vue de l'Amérique – qui existe bien. Voici donc un poète avancer pour la première fois, dans le cadre d'une fiction poétique, une idée qui sera reprise au siècle suivant par quelques dantologues, calculs et précisions astronomiques à l'appui : que l'Ulysse de Dante aurait le premier découvert l'Amérique !

³³ « Ainsi pense l'héroïque capitaine, et il abat les Colonnes d'Hercule si redoutées, il salue des astres nouveaux et entend le mugissement de nouvelles tempêtes. »

³⁴ *L'Ammiraglio dell'Indie*, Poema di Ormildo Emeressio pastor arcade, Venezia, appresso Francesco Pitteri, 1759, 236 p. (Ormildo Emeressio est le pseudonyme de Alvise Querini).

³⁵ « Je chante le conseil et la hardiesse et les œuvres nouvelles d'un homme seul qui se lança sur l'Océan et prit son vol, un vol par lequel il mit fin aux frontières qu'étaient les Colonnes d'Hercule, et découvrit d'autres étoiles, et un autre pôle »...

³⁶ « Doux compagnons, en qui j'ai placé toute ma confiance »...

Mais le texte le plus exemplaire en la matière est certainement une composition d'un poète dont nous savons aujourd'hui peu de choses. Il s'agit de Giovanni Bartolomeo Casaregi (1676-1755), dont la *Canzone V* est une réécriture fort réussie du récit que Dante prête à son Ulysse, une *canzone* qui porte un sous-titre révélateur : *Pour acquérir la gloire il faut sortir de sa Patrie*³⁷.

Colomb est dès le départ évoqué comme « Duce e nocchiero », le chef et capitaine qui le premier dirigea sa proue vers un « stranio mondo », un monde à la fois étrange et étranger. Outre le fait que les termes de « Duce » (« duca », plus exactement) et « nocchiero » sont fréquents chez Dante, on retrouve, comme chez Tassoni, la mention de la proue tournée vers le monde inconnu, en chiasme par rapport à la mention dantesque de la poupe tournée vers le monde connu. Opérant ce choix, écrit l'auteur, Colomb a dédaigné « i riposi neghittosi » dans sa Patrie, tout comme l'Ulysse dantesque avait préféré l'exploration du monde au retour à la paix du foyer d'Ithaque.

Con spedito audace ingegno
Sovra un legno
Ei fidòssi a' venti ignoti³⁸.

« Sovra un legno » reprend le « sol con un legno » du récit de Dante et « fidòssi a' venti ignoti » reprend le dantesque « misi me per l'alto mare aperto » de la même phrase. Puis commence le long et périlleux voyage du « volante / Cavo pin », du vaisseau creux qui vole. L'équipage ne tarde pas à être saisi d'angoisse : voilà Colomb qui grimpe sur la poupe et de là prononce un discours tout inspiré de l'« orazion picciola » de l'Ulysse dantesque. Il appelle ses hommes « compagni » et, faisant appel à leur « virtù », proclame que :

Immortale
Sovra il lungo andar degli anni
Fassi l'uom per lunghi affanni³⁹.

Son discours rassemble les thèmes éparpillés dans l'ensemble du récit dantesque : l'évocation des enfants, de l'épouse... Le capitaine conseille aux marins de laisser ces jouissances, les plaisirs de la table et la « vile tranquillité » (« vil quiete, / Lieti prandi, e cene liete ») aux « autres », sous-entendu aux « bruti », et de leur préférer les périls de l'aventure (« Or de' figli, / Della moglie or altri goda »⁴⁰). Et le jeu avec la vie et la mort, que l'Ulysse de Dante avait conseillé à ses marins de tenter en raison du peu de temps qu'il leur restait à vivre, est ici proclamé haut et fort, à deux reprises, à trois strophes d'intervalle, avec des termes sonnants et pleins d'une emphase qui annonce les accents romantiques du siècle suivant :

Nostra loda
Sempre fia con dubbia sorte
Da vicin scherzar con morte⁴¹.

Immédiat est l'effet de ces paroles. Et bien vite apparaît la terre. Mais alors que les marins grecs distinguaient devant eux une « montagna bruna », une masse noire, indice de funestes

³⁷ In *Poesie del Conte Giovanni Bartolomeo Casaregi*, Accademico della Crusca, Prato, Per Vincenzo Vestri e Pellegrino Guasti, 1794, p. 68-70.

³⁸ « Mû par un esprit vif et audacieux, sur un navire il se livra aux vents inconnus »...

³⁹ « L'homme devient immortel par-delà les années grâce aux peines qu'il endure. »

⁴⁰ « Laissons les autres jouir de leurs enfants ou de leur femme. »

⁴¹ « Notre gloire sera toujours, incertains de notre sort, de jouer de près avec la mort ; »...

présages, aux hommes de la caravelle s'offre une plage de sable, indice de couleur claire, blanche ou dorée, qui anticipe les trésors et l'or qu'ils ramèneront.

Alvise Querini et Giovanni Bartolomeo Casaregi anticipent, par la référence déclarée, évidente, au modèle de l'Ulysse dantesque, nombre de compositions des cent années à venir, tout comme les cinq œuvres théâtrales et les deux œuvres musicales qui ont été répertoriées au XVIII^e anticipent les nombreuses pièces et opéras qui fleuriront au cours et à la fin du siècle du Risorgimento. Alvise Querini avait délibérément imaginé que Christophe Colomb trouvait en Amérique un vestige de l'équipage de l'Ulysse dantesque, et Giovanni Bartolomeo Casaregi avait évoqué le voyage du capitaine génois en le rythmant sur celui du protagoniste du chant XXVI de l'*Enfer*. Le poète Lorenzo Costa, au milieu du XIX^e, dans son épopée *Cristoforo Colombo*⁴², ira plus loin : non seulement il reprendra, comme bien de ses prédécesseurs, des éléments de ce célèbre chant en les appliquant à son héros, mais il imaginera pour Colomb, en Amérique, une rencontre inattendue : celle d'un descendant de Tedisio Doria, qui avait participé en 1291 à la célèbre expédition sans retour des frères Vivaldi, expédition qui, dit-on, fut le point de départ du célèbre récit dantesque. Et c'est en effectuant quasiment un plagiat du chant de Dante que l'auteur fera raconter au vieillard l'expédition funeste de son aïeul, seul survivant du naufrage, un naufrage advenu dans les conditions mêmes de celui de l'Ulysse de Dante. Quant à certaines autres œuvres de la fin du XIX^e siècle, par exemple l'opéra de Luigi Illica et Alberto Franchetti, *Cristoforo Colombo* (1892)⁴³, ou le poème épique de Erasmo Caprani, *La scoperta dell'America* (1887)⁴⁴, c'est encore en multipliant les termes et échos du chant XXVI qu'ils évoqueront le premier voyage de l'Amiral. D'ailleurs, entre le milieu du XIX^e et le début du XX^e s'opérera un nouveau glissement : non plus de Christophe Colomb vers l'Ulysse de Dante, mais de l'Ulysse de Dante vers Christophe Colomb, puisque c'est avec à l'esprit le souvenir de la découverte de l'Amérique, réactivé par la célébration grandiose du quatrième centenaire, que l'on analysera le chant XXVI⁴⁵ et que les poètes imagineront un nouveau départ d'Ulysse, à qui ils prêteront les intentions d'un Christophe Colomb.

⁴² Édition consultée : Torino, Unione tipografica editrice, 1858, 2^e ed., 309 p.

⁴³ Genova, Ricordi, 1892, 88 pages. Opéra représenté à Gênes au Teatro Carlo Felice à l'occasion des fêtes du IV^e centenaire.

⁴⁴ Milano, Tipografia degli operai, 1887, 144 p.

⁴⁵ L'essai le plus représentatif dans ce domaine est celui de Gaspare Finali, *Il viaggio di Ulisse nel Poema di Dante* (Città di Castello, Lapi, 1895, 70 p.).